

Recherche père désespérément *Le sexe des étoiles* de Paule Baillargeon

André Roy

Numéro 68-69, septembre–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22704ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (1993). Recherche père désespérément / *Le sexe des étoiles* de Paule Baillargeon. *24 images*, (68-69), 5–7.

Recherche père désespérément

PAR ANDRÉ ROY

D'une cinéaste privilégiée les relations hommes-femmes, préoccupée par le féminisme et la féminité, qu'on pense à son premier court métrage *Anastasia ob ma chérie* et à son premier long métrage *La cuisine rouge*, le sujet du *Sexe des étoiles*, ne surprend pas au premier abord, son personnage (apparemment) principal étant un transsexuel, un homme devenu femme. Mais dans un deuxième temps, le véritable objet (ou thème) du film étonnera, puisque ce transsexuel, Marie-Pierre, est père, et c'est sa relation avec sa fille de treize ans qui sera au cœur du film. Rendons à César ce qui est

à César, puisque le scénario est de la romancière Monique Proulx qui a adapté elle-même son roman, auquel le film reste dans l'ensemble assez fidèle, mais on comprendra ce qui a pu attirer Paule Baillargeon dans ce projet. Et on se réjouira que la réalisatrice ait réussi, avec un personnage aussi risqué et difficile à traiter (on aurait pu s'en servir pour en faire une comédie grivoise ou un mélodrame complaisant), un film nuancé et personnel.

Le film partage le déroulement de son récit en deux mouvements qui jamais ne se heurtent et qui pourtant sont contradictoires. La cinéaste crée un lieu, un espace qui équilibre le détachement (qui fait appel au théâtre) et l'intime (qui permet à la tristesse d'exister). Son film est modulé par les sentiments mêlés, tendu par une série d'oppositions telles que



PHOTOS: ROGER DUFRESNE

Camille (Marianne Mercier).

père-enfant, masculin-féminin, haut-bas, qui n'ont pas besoin ici d'explications ni de justifications tant leur lecture est facilitée par la mise en scène, qui pointe sans montrer; leur sens est apparent sans jamais tomber dans l'ostentatoire. Toutefois ces séries dichotomiques sont essentielles, car elles donnent une homogénéité au récit, lui procurent son aplomb syntaxique dans la mesure où elles servent de liens dynamiques. Le film autorise des tons différents; ainsi baigne-t-il dans la tendresse lorsque nous avons affaire aux relations entre Marie-Pierre et Camille, sa fille; mais il peut se crispier, s'accrocher à une certaine violence, particulièrement dans les scènes où s'ajoute un autre personnage (la mère, l'ami de la mère, un inconnu). Malgré ces approches duelles, l'œuvre garde sa stabilité, protège sa belle

ordonnance avec une terrible efficacité.

Ni agressif ni en retrait, le film aborde gravement son sujet, mais sans être lourd, et surtout pas symbolique, déroulant simplement événements et incidents nécessaires et naturels à l'avancement du récit et à ses situations. *Le sexe des étoiles* dépasse les conventions psychologiques et le regard du voyeur pour raconter en finesse et sérieusement une histoire pas-comme-les-autres, pour être tour à tour une chronique de la puberté (Camille et son copain Lucky), un suspense (le film sait ménager ses révélations), une tragédie (caractère que lui

donnent sa théâtralité et l'aspect malheureux et fatal des situations). Dans l'état actuel du cinéma québécois et du mode de production glorifiée par les institutions prêteuses, ce film est comme une bonne nouvelle, d'autant plus qu'il réunit les ingrédients pour être un film d'auteur et un film populaire.

Complexe, *Le sexe des étoiles* raconte, peut-être plus simplement qu'il ne le laisse croire à première vue, le passage à l'âge adulte d'une jeune fille: rite et initiation à la différence des sexes. Paradoxalement, la voie la menant à sa vie d'adulte et d'être sexué passera par une personne déssexuée (si on nous permet ce néologisme), soit son père, perdu de vue depuis des années, revenu à Montréal métamorphosé en femme. Miroir de la ressemblance et de la différence, il ne peut repré-

senter pour Camille aucun «idéal du moi» nécessaire à sa formation. Cette dernière ne peut pas non plus se tourner vers sa mère, super-woman trop souvent absente pour qu'elle puisse servir d'exemple et dont elle subit plutôt les angoisses et les peurs qui peuvent déboucher sur la haine. Et son copain Lucky, du même âge qu'elle, enfant sérieux et triste qui en sait déjà un bon bout sur la vie (on apprendra plus tard qu'il se prostitue), ne peut lui être d'aucun secours dans ce cas-ci. Camille ne peut alors se réfugier que dans les étoiles, se perdre dans ce ciel infini de nuit, le fouillant au télescope, y cherchant réponse à ses interrogations de jeune fille. Elle sera, à la fin du film, ramenée sur terre, au moment de ses premières menstruations, ayant découvert la différence sans la voir. Elle l'a comprise après cette scène où elle demande à Marie-Pierre de porter ses vêtements d'homme, demande qui est à la fois projection de ses désirs et substitution d'une scène primitive qui n'a jamais eu lieu. Demande symbolique également qui tuera doublement son père, et en tant que femme et en tant qu'homme, seul moyen pour elle de devenir femme (on comprend pourquoi, dans l'interview, Paule Baillargeon considère la jeune fille comme un personnage important).

Ne s'affichant jamais comme programme unique du film, ce niveau de lecture pourra passer inaperçu, alors qu'il forme la matière première du récit, les relations parents-enfant tramant les différents fils de l'histoire du *Sexe des étoiles* et Camille en étant le pivot, tant il ne s'affiche pas excessivement. Paule Baillargeon a évité toute tentation du psychologisme que pouvait lui inspirer ce sujet qui demeure là, presque caché, au fil des subtilités et des nuances du récit, sans jamais tomber dans le «social», le poster



Camille et sa mère (Sylvie Drapeau).

sociologique, grande plaie du cinéma québécois. Le spectateur focalisera probablement son regard sur Marie-Pierre, dont le transsexualisme demeure pour la majorité des gens une énigme, une étrangeté, qui renvoie dos à dos bisexualité et androgynie, à une sorte de néant sexuel. C'est l'ambiguïté de ce père-femme qui suscitera l'intérêt, et que nourrit la cinéaste à force de fines touches. Marie-Pierre ne peut être qu'accepté, tel quel, par le spectateur, car la cinéaste ne le caricature pas, ce qui aurait été une façon de le repousser, ni ne le culpabilise, ce qui aurait provoqué un probable dégoût. Paule Baillargeon se place plutôt dans une certaine forme de neutralité, à laquelle répond l'aspect théâtral de sa mise en scène, parfaitement concordante dans ce cas du transsexualisme, personne qu'on pourrait confondre avec le travesti, et qui est une *représentation* et une *réalité* de la femme. La façon qu'a Marie-Pierre de s'habiller crée en soi cette distance théâtrale, par l'effet conjugué des couleurs criardes et de la coupe démodée de ses robes. Mais le côté théâtral est accentué par l'utilisation presque exclusive de plans généraux et américains (on se souvient peu des gros plans du film).

Cette théâtralité, qui préfère le secret et les zones d'ombre, n'empêche pas Paule Baillargeon de peindre le quotidien. Elle n'en escamotera ni la dureté ni la pesanteur, que ce soit dans les scènes avec les copains de Camille à l'école, ou celles avec la mère qui tournent parfois à la violence (voir particulièrement celle où Michèle pousse son «ex-mari» dans l'escalier), tout en se permettant des moments de repos où le comique prime (voir la scène du restaurant)... La réalité sociale est déclinée en filigrane, tout imprégnée de tristesse, sentiment qui dit la vérité des personnages et provoque

l'émotion. Peu de films québécois, il me semble, dégagent autant ce sentiment; comme si on en avait peur. Il creuse pourtant ici le destin des personnages et nourrit notre affection pour eux. La tristesse convient bien à ce film étrangement têtue dans sa tranquillité, sûr de ses mouvements, pudique dans ses écorchements, douloureux dans la délicatesse, discrètement pathétique comme un appel à l'affection. À cet appel répondra volontiers un spectateur ému et conquis. ■

LE SEXE DES ÉTOILES

Québec 1993. Ré.: Paule Baillargeon. Scé.: Monique Proulx. Ph.: Éric Cayla. Décor.: Réal Ouellette. Son.: Richard Besse. Mus.: Yves Laferrrière. Int.: Marianne Mercier, Denis Mercier, Sylvie Drapeau, Tobie Pelletier, Luc Picard. 100 minutes. Couleur. Prod.: Bloom Films et Productions du Regard. Dist.: C/FP.

PHOTOS : ROGER DUFRESNE



En haut et à gauche:
Camille et Marie-Pierre, son père transformé en femme.

En bas:
Lucky (Tobie Pelletier) en compagnie des clients du Néfertiti.

